

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT
Hyper articles en ligne (HAL)

BULLETIN D'ÉTUDES INDIENNES

Publié par l'Association Française pour les Études Indiennes
52, rue du Cardinal Lemoine, F. 75231 Paris Cedex 05

FONDATEURS

Nalini BALBIR et Georges-Jean PINAULT

Éditeur et responsable de la publication : Nalini BALBIR

Comité de lecture :

Stephanie W. Jamison, UCLA ; Siegfried Lienhard, Stockholm ;
Georges-Jean Pinault, Paris ; Marie-Claude Porcher, Paris ; Junko
Sakamoto-Goto, Sendai.

N° 26-27 en un volume

ISSN 0761-3156

Parution et dépôt légal : 3^e trimestre 2010.

BULLETIN D'ÉTUDES INDIENNES

26-27 (2008-2009)

Sommaire

ARTICLES

Jean FEZAS, Tradition et sens commun, une présentation népalaise du rituel : la fête de Tīj vue par Bhīma Nidhi Tiwārī

Mislav JEŽIĆ, Les études indiennes en Croatie. Histoire, présent, projet, résultats, publications

Bryan LEVMAN, *Sakāya niruttīyā* revisited

Everton MACHADO, Un Goannais contre les castes de l'Inde et le *British Rule*

Ronan MOREAU, Bhīma Vṛkodara : homme ou animal ?

Bhikkhu PĀSĀDIKA and Bhikkhu Tampalawela DHAMMARATANA, Contemporary Sri Lankan Sanskrit Poetry (IV): The *Yaśodharācaritam* by Davuldeṇa Jñāneśvara Mahāsthavira

Jérôme PETIT, Banārasīdās et Jean-Baptiste Tavernier. Feux croisés sur l'histoire économique de l'Inde au XVII^e siècle

Catherine SERVAN-SCHREIBER, Bhojpuri, avadhi, hindi : quelle langue pour la musique religieuse à l'Ile Maurice ?

Julie SORBA, Le vocabulaire de la mer dans quelques *saṃhitā* védiques : le cas du lexème *aṇavá-*

Eugen CIURTIN, Notice sur le corps en Inde

Lakshmi KAPANI, Some Observations on S. R. Gupta's *The Word Speaks to the Faustian Man*

Jean-Marie VERPOORTEN, Un hommage international à Wilhelm Halbfass (1940-2000)

COMPTES RENDUS

Jérôme PETIT

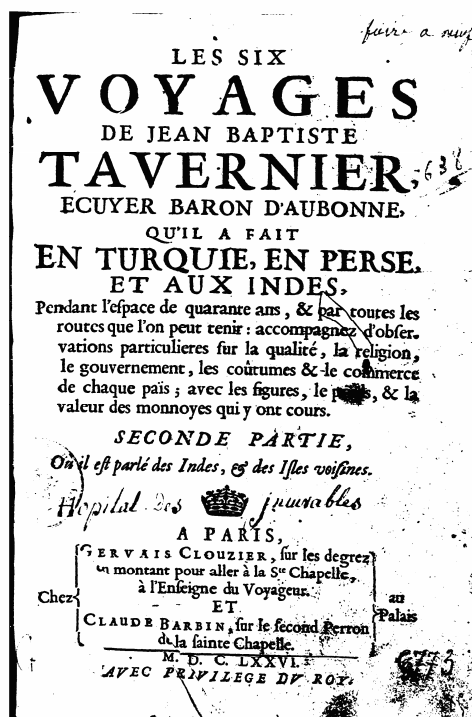
Banārasīdās et Jean-Baptiste Tavernier Feux croisés sur l'histoire économique de l'Inde au XVII^e siècle

Parmi les sources permettant de comprendre les enjeux de la vie économique dans l'Inde du XVII^e siècle figurent les mémoires de marchands. Nous voudrions ici mettre en regard les mémoires que nous ont laissées Banārasīdās (1586-1643), un marchand jaina de la région de Bénarès, et Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), le marchand et voyageur français. Ils empruntèrent, à peu près à la même époque, des routes commerciales identiques¹ sans pour autant se rencontrer, à en juger par leurs écrits².



JEAN BAPTISTE TAVERNIER,
Baron d'Aubanc.
en habit Persien, par le sieur de la Roche.
Paris, chez la Royne, 1685.

Portrait
frontispice de
Jean-Baptiste
Tavernier en
habit perse et
page de titre des
Six voyages.
© BnF



¹ Les deux auteurs ont principalement en commun la route Agra-Bénarès-Patna qui figure parmi les principales routes de l'Inde moghole. Voir la carte n°9 "Major routes and ports, seventeenth century" dans *The Cambridge Economic History of India*, p. 334 ; voir aussi la carte n° 8 dans Irfan HABIB, *An Atlas of the Mughal Empire* et les notes p. 29-31.

² Aucune référence n'est faite de rencontre avec des voyageurs ou des marchands occidentaux par Banārasīdās, alors que le marché indien était déjà à cette époque largement « mondialisé ».

Tavernier a fait six voyages en Inde, entre 1630 et 1668, qu'il relata dans un ouvrage paru en 1676 à Paris chez Gervais Clouzier et Claude Barbin, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, Ecuyer Baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, Pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnez d'observations particulieres sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes & le commerce de chaque païs ; avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours*. C'est la seconde partie, où il est parlé des Indes, & des Isles avoisinantes, qui nous intéressera ici plus particulièrement.

Banārasīdās rédigea ses mémoires en 1641 en *braj-bhāṣā*, dans sa cinquante-cinquième année. Il intitula son récit *Ardhakathānaka* « Histoire à demi » en se basant sur la tradition jaina qui veut que le temps de vie maximal et idéal de l'homme soit de cent dix années. Né dans une famille śvetāmbara, Banārasīdās était vu à la fin de sa vie comme le chef de file d'un mouvement réformiste digambara, le mouvement Adhyātma. C'est sans doute pour expliquer un comportement peu orthodoxe vis-à-vis des préceptes du jainisme et pour montrer le cheminement qui l'a mené à cette pensée que Banārasīdās rédigea ce texte. Reste que Banārasīdās était un marchand et que son texte, long de 675 distiques (majoritairement des *dohā* et des *caupāī*), fourmille de détails sur le quotidien des marchands dans l'Inde du Nord en cette première moitié du XVII^e siècle dont nous verrons des exemples à travers l'apprentissage du métier de marchand, la création de sociétés commerciales, l'emprunt de capitaux auprès des banquiers et l'organisation des voyages d'affaire.

Banārasīdās commence son récit en évoquant sa filiation, la conversion de sa famille de rajpoutes au jainisme et la figure de son grand-père qui le premier revêtit « l'habit de l'activité de marchand³ ». La famille s'établit ensuite à Jaunpur, une ville très puissante sous la dynastie des Sharqī au XV^e siècle, située sur la rivière Gomatī au nord-ouest de Bénarès. C'est là que Banārasīdās verra le jour. Il y eut une adolescence mouvementée, qu'il passa immergée dans ses deux passions, la dépravation et la lecture, au grand dam de son père dont le sérieux et la rigueur ne font aucun doute. Il était tellement passionné que sa famille finit par lui dire que « l'amour, c'est entendu pour les Derviches ! Ceux qui étudient beaucoup, ce sont les brahmanes et les bardes ; le fils d'un marchand, lui, il s'assoit dans une échoppe. Celui qui étudie beaucoup demandera l'aumône ! Prend en considération, fils, l'enseignement des aînés⁴ ».

La bonne surprise pour sa famille, c'est qu'à force d'étudier Banārasīdās devint un jaina de plus en plus résolu. Il laissa de côté ses frasques amoureuses et se concentra sur les différents aspects de la religion en essayant plusieurs voies, de l'adhésion aveugle à l'anti-ritualisme moqueur pour finir par adopter une sorte de « voie du milieu » qui convenait à sa soif intellectuelle et à la vie séculière. C'est dans ce contexte que le père de Banārasīdās, rassuré sur son fils, lui passe le flambeau de l'entreprise familiale : « Désormais, le fardeau de la maison, c'est toi qui le prends sur les épaules. Il faudra que tu nourrisses toute la famille⁵ ». Banārasīdās se lance alors dans la course au commerce avec une première expérience qui se solda par une première banqueroute. Le texte donne

³ *banika vṛtti ke bhesa* (AK 14).

⁴ *bahuta paṛhai bāmbhana aru bhāṭa ; banika-putra tau baiṭhe hāṭa. bahuta paṛhai so māṅgai bhīkha !* (AK 199-200).

⁵ *aba gṛha-bhāra kandha tuma lehu, saba kuṭamba kaū roṭī dehu* (AK 287).

ensuite le récit de ses créations de sociétés, de ses voyages et des périodes fastes qui alternent avec des périodes de désargentement total.

L'apprentissage

Tavernier, au Chapitre III du Livre II intitulé *De la religion des Gentils ou Idolâtres des Indes*, évoque la caste des marchands, qu'il nomme les « Banianes » (H. *banik*, sk. *vanika*) et qui ressemblent fort à la description que l'on peut faire des marchands jaina :

« La troisième caste est celle des Banianes qui s'adonnent tous au trafic et dont les uns sont Cherafs, c'est à dire Changeurs ou Banquiers⁶, et les autres Courtiers par l'entremise desquels les marchands vendent et achètent. (...) Ils accoutument de bonne heure leurs enfans à fuir la faineantise, et au lieu de les souffrir dans les ruës à perdre leur temps à jouer, comme nous y souffrons ordinairement les nôtres, ils leur enseignent l'Arithmétique qu'ils possèdent parfaitement, ne se servant pour cela ni de plume ni de jettons, mais de la seule mémoire, de sorte qu'en un moment ils vous font un compte le plus difficile qu'il puisse être. Ils sont toujours auprès de leurs pères qui les instruisent dans le négoce, et qui ne font rien sans le leur montrer en même temps. (...) Si quelqu'un dans la colère s'emporte contre eux, ils l'écoutent avec patience sans rien répliquer, et se retirent froidement ne le revenant voir que dans quatre ou cinq jours quand ils croient que sa colère est passée. Ils ne mangent jamais chose aucune qui ait eu vie sensitive, et ils mourraient plutôt que de tuer le moindre animal, non pas même un insecte ni une vermine, étant sur tout en ce point-là très zélés observateurs de leur loi. »

L'apprentissage du métier de marchand se fait d'abord à l'école pour les bases de l'arithmétique, mais il se fait surtout sur l'étal des marchés en compagnie des aînés. Le récit que Banārasīdās fait de son père enfant montre bien comment rentre le métier : « En allant à l'école il devint savant. Il examinait les pièces d'or et d'argent ; il notait les crédits de la maison ; il expliquait à combien s'élevait le capital ; il notait les transactions dans les règles de l'art ; il s'installait dans l'échoppe : il apprenait le change⁷ ».

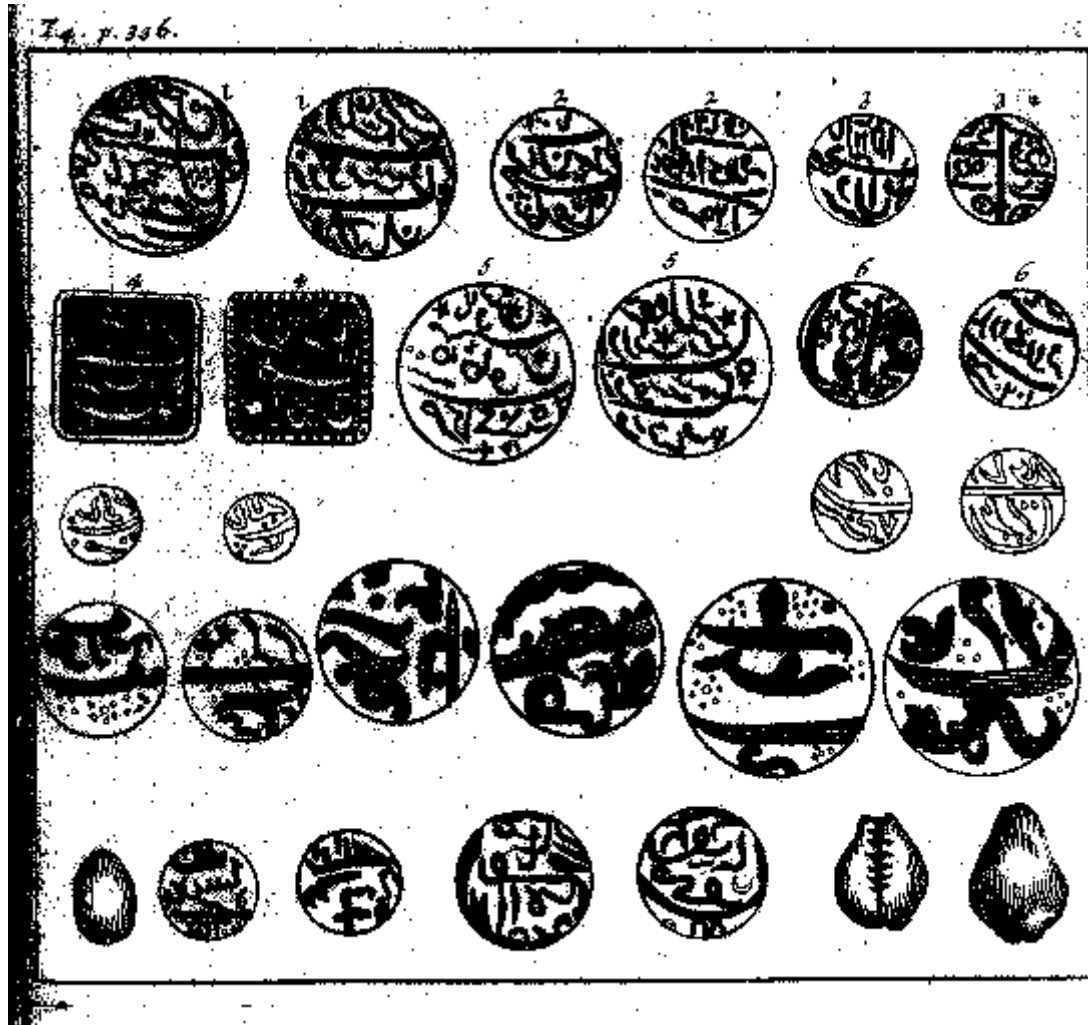
Le système monétaire est tri-métallique : l'or et l'argent pour les roupies, le cuivre pour les *paisā*. Tavernier donne par ailleurs la valeur de ces monnaies : avec la roupie d'or, « les Indiens ont pour monnoyes d'argent la roupie, la demye, le quart, le huitième & le seizième. (...) La petite monnoye des Indes est de cuivre, & s'appelle pecha, qui vaut environ deux de nos liards. Il y en a de demi-pecha, de deux pechas & de quatre. Selon la Province où l'on se trouve on a pour la roupie d'argent plus ou moins de ces pechas. (...) Il y a encore de deux autres sortes de petite monnoye dans l'Empire du Grand Mogol, & ce sont de petites amandes ameres, & des coquilles (...) appelée[s] Cori, qui ont les bords renversez, & il ne s'en trouve en aucun lieu du monde qu'aux Isles Maldives⁸ ». Selon lui, la roupie d'or vaut 14 roupies d'argent ; la roupie d'argent vaut environ 50

⁶ Les « *sarāf* » que nous verrons ci-après.

⁷ *parhi caṭasāla bhayau bitapanna. parakhai rajata-ṭakā-sovanna ; // geha-ucāpati likhai banāi ; atto jamā kahai samujhāi ; lenā denā bidhi saū likhai : baiṭhai hāṭa sarāphī sikhai* (AK 46-47).

⁸ Tavernier, *Six voyages*, Seconde partie, Livre I, p. 15-16.

paisā ; et en moyenne un *paisā* vaut 50 *kaurī* (taux variable en fonction de l'éloignement de la mer). Un passage du texte de Banārasīdās⁹ le montre aussi enfant en train de jouer avec des *kaurī* et de redistribuer les intérêts, gagnés par l'imagination, à sa grand-mère qui le félicitait en lui donnant des sucreries.



Six voyages, partie II, planche p. 336 : « Monnaies des Etats du Grand Mogol » ©BnF. Les monnaies sont représentées pile et face, sauf l'amande (n°12).

- | | | |
|---------------------------|---------------------------|--------------------------|
| 1. Roupie d'or | 2. Demi-roupie d'or | 3. Quart de roupie d'or |
| 4. Roupie d'argent carrée | 5. Roupies d'argent ronde | 6. Demie roupie d'argent |
| 7. Huitième de roupie | | 8. Quart de roupie |
| 9. Quart de <i>paisā</i> | 10. Demi <i>paisā</i> | 11. Un <i>paisā</i> |
| 12. Amande | 14. Demi-Mamoudī | 14. Mamoudi |
| | | 15. Une <i>kaurī</i> |

⁹ Banārasī bālaka ghari rahyau. *kaurī*-beca baniija tina gahyau. // eka ṭakā dvai ṭakā kamāi, kāhū kī nā dharai tamāi. jorai naphā ekaṭhā karai, lai dādī ke āgē dharai (AK 134-135).

Les sociétés

L'apprentissage du métier terminé, les marchands s'installent ensuite sur un marché qu'ils choisissent en fonction des marchandises qu'ils ont à vendre et de la clientèle qu'ils veulent toucher. Le texte donne quatre types de marché différents : les grands *bāzār* généralistes où l'on trouve de tout ; les *maṇḍī* qui sont des marchés spécialisés dans un domaine particulier (vêtements, grains, joaillerie, etc.) le plus souvent pour la vente en gros ; les *hāṭ* qui désignent à la fois un petit marché de quartier et une échoppe dans un *bāzār* ; enfin les *nakhāsā* qui désignent à l'origine le marché aux bestiaux et dont le sens s'est élargi aux marchés généralistes¹⁰.

Une fois installés, les marchands s'associent le plus souvent avec un autre marchand (de préférence jaina quand on est jaina). L'exemple suivant relate la première expérience de Banārasīdās en association avec un autre marchand et présente l'intérêt de bien montrer les différentes étapes de la création et de la dissolution des sociétés.

Deux mois s'écoulèrent ainsi lorsqu'une société fut montée avec Dharamdās. Il avait deux frères, Jasū et Amarasī, des Osavāl¹¹ de Delhi. Ils faisaient un commerce florissant de pierres précieuses. Dharamdās, le plus jeune de la famille, était le mauvais fils. Il s'adonnait à de mauvaises passions, sortait avec de mauvaises fréquentations, perdait de l'argent et consommait beaucoup d'opium. Voyant cela, une somme de départ fut établie : on mit sur la table un capital de cinq cents pièces d'or. Dharamdās : un ami pour Banārasī. Les deux associés¹² faisaient leur commerce. Tous les deux arpentaient Agra, faisaient des tournées, ne rentraient chez eux que le soir¹³. Ils rapportaient des fragments de pierres précieuses, des rubis, des bijoux. Ils vendaient beaucoup, ils achetaient en quantité. Ils inscrivaient quotidiennement les sommes dans un livre de compte. Ils étaient réputés, les gens leur faisaient confiance. Ils vendaient, achetaient, faisaient tourner le travail¹⁴.

La société dura deux ans, puis Banārasīdās souhaita la dissoudre. Il demanda à Jasū, le frère et le garant de Dharamdās, de clore les comptes. Pour cela Banārasīdās dut rembourser l'argent investi en vendant les dernières marchandises, mais il n'arriva à les vendre qu'à hauteur de la somme qu'il devait (250 roupies). Banārasīdās en conclut : « Un simple escargot était sorti du barattage de l'océan. C'était l'histoire de l'homme à

¹⁰ On ne trouve qu'une occurrence de ce terme dans l'*Ardhakathānaka*. Pour les autres types de marchés, Tapan Raychaudhuri fait une différence entre les *hāṭ* qui sont des marchés périodiques se tenant deux à trois fois par semaine, les *bāzārs* qui sont des « retail markets » et les *maṇḍī* des « wholesale markets » dans la campagne (T. RAYCHAUDHURI, « Inland Trade », *The Cambridge Economic History of India*, p. 325).

¹¹ Les Osavāl, avec les Śrīmāl et les Agravāl que l'on rencontre au fil du texte, sont des castes de marchands majoritairement jaina mais qui peuvent aussi compter des hindous.

¹² Le terme employé ici est *sīra*, qui signifie un « joug qui attelle ensemble les bœufs à la charrue » (Turner, *Comparative Dictionary*, p. 776), par extension « associé », plutôt rendu par *sājhā* au fil du texte.

¹³ Les tournées sont plutôt du ressort des courtiers (*dalāl*) que l'on rencontre aussi dans le récit.

¹⁴ *ihī bidhi māsa doi jaba gae. Dharamadāsa ke sājhī bhae. Jasū Amarasī bhāi doi, Osavāla Dila-vālī soi. // karahī jabāhara-banaja bahūta. Dharamadāsa laghu bandhu kapūta, kubisana karai kusaṅgati jāi, khovai dāma amala bahu khāi. // yaha lakhi kiya sira kau sañca. dī pūñjī mudrā sai pañca. Dharamadāsa Bānārasī yāra. doū sīra karahī byaupāra. // doū phirāī Āgare māñjha, karahī gasta ghara āvahī sāñjha, lyāvahī cūñī mānika manī, beñcahī bahuri kharīdahī ghanī. // likhahī rojanāmā khatīāi. nāmī bhae loga patiāi. // beñcahī lēhī calāvahī kāmā. (AK 352-356)*

l'Assa foetida. Il fit les comptes assis au pied d'un arbre : le capital avait disparu. Il s'était fait entuber¹⁵ ».

On voit bien comment les choses se passent : les marchands contractent le plus souvent un prêt (*udhāra*) pour créer une société (*sājhi*). En plaçant chacun une somme d'argent, les associés forment le capital (*pūñjī*) de leur société. Puis le travail commence. Les transactions commerciales (*lenā denā*), les crédits (*ucāpati*) et les dépenses (*kharaca*) sont soigneusement notés dans un registre de comptes (*lekhā, roznāmā*). A la dissolution de la société, la somme due (*thailī*), constituée du principal (*mūla*) et des intérêts (*byāja*), doit être remboursée. Les deux associés rédigent le solde des comptes (*phārakatī*) qui montre la différence entre les crédits et les débits. Le solde aboutit soit à une perte (*toṭā*) et c'est la banqueroute (*devālā*), soit à un profit (*naphā*) et l'excédent est partagé.

Changeurs et lettres de change (*huṇḍī*)

Pour créer une société les associés doivent, comme on l'a vu, investir chacun une somme d'argent afin de constituer le capital de la société. Pour ce faire ils empruntent le plus souvent de l'argent auprès des banquiers, les fameux *sarāf*. Ce sont ces *sarāf* qui rédigent les lettres de change (*huṇḍī*) qui peuvent servir de contrat d'emprunt.

Le terme *huṇḍī* vient d'une racine sanskrite *huṇḍ-* qui signifie « collecter, assembler ». Il est synonyme du mot *havalā*, d'une racine arabo-persane qui signifie « échanger », mais qui n'apparaît pas dans le texte de Banārasīdās. On trouve à l'heure actuelle des informations détaillées sur ce système de lettre de change sur le site Internet d'Interpol car il est encore en vigueur aujourd'hui dans certaines organisations terroristes : le système repose en effet sur la confiance entre les agents et échappe complètement à la juridiction¹⁶. La lettre de change permettait aux marchands de voyager sans avoir d'argent sur eux. Le système fonctionne sur un réseau d'agents : un client donne une somme d'argent à un banquier qui rédige une lettre de change à destination d'un de ces agents postés dans une autre ville. L'agent remet la somme inscrite sur la lettre au marchand, moins une commission.

Pour ce qui est de l'emprunt, un marchand demande par exemple à un banquier un emprunt de 100 roupies, le banquier rédige une lettre de change d'une valeur de 92 roupies et récupère ses 8% d'intérêt au moment du remboursement. La fonction d'emprunt est bien illustrée par Banārasīdās qui, après une banqueroute, « put se remettre dans la course au commerce. Une lettre de change avait été rédigée, il obtint cinq cents roupies et se mit à constituer un stock de vêtements¹⁷ ».

¹⁵ *nikasī ghauṅghī sāgara mathā, bhāī hūṅgavāle kī kathā. lekhā kiyā rūkha-tala baiṭhi. pūñjī gāī gāṅṅri māī paiṭhi* (AK 365). Le verbe *paiṭh-* (skt. *praviṣṭa-*) signifie « entrer, pénétrer dans » et le mot *gāṅṅra* n'a pas d'autre signification que « anus ». L'expression pose aussi question à Nāthūrām Premī qui, dans son lexique (p. 143), nous signale qu'il existe une « expression idiomatique villageoise » (*dehātī muhāvīrā*) qui dit « *pūñjī gāṅṅra mē ghus gāī* » lorsque l'on perd de l'argent. Par ailleurs, aucune autre référence à l'histoire du *hūṅgavālā* n'a pu être trouvée.

¹⁶ Je remercie Jean Fezas pour les informations qu'il a pu me fournir sur le fonctionnement de la lettre de change et pour l'ensemble de ses éclaircissements concernant la vie économique.

¹⁷ *māsa eka bītyau jaba aura. taba phiri karī banaja kī daura. huṇḍī likhī rajata sai pañca. lie karana lāge paṭa sañca* (AK 494).

Au reste, la confiance, qui est l'élément essentiel du fonctionnement de ce système entre les changeurs, n'est pas forcément partagée entre les changeurs et les marchands. Chez Banārasīdās comme chez Tavernier, les *sarāfs* n'ont pas bonne presse et l'on se plaît, d'un côté comme de l'autre, à égratigner leur image. A la suite du passage précédemment cité, Banārasīdās est rappelé à Agra pour clore les comptes d'une société. Il se met en route et rencontre en chemin un autre marchand, un Mahesurī, qui voyage avec deux brahmanes de Mathura. Arrivés près du village de Ghatampur :

« Ils logèrent au caravansérail, où ils trouvèrent nourriture et repos. Les deux brahmanes de Mathura se rendirent chez la bouvière¹⁸. L'un des deux brahmanes se leva et se rendit au marché. Il tira de sa poche une roupie qu'il échangea contre de la petite monnaie. Il retourna chez la bouvière en rapportant des provisions de nourriture. Puis le changeur arriva et lui dit : « Ta pièce d'une roupie est une contrefaçon. Échange-la ! » Le brahmane répondit : « Ce n'est pas la mienne ! » A force de dire « C'est la tienne ! » « Non, c'est la tienne ! », une querelle éclata entre les deux hommes. Le brahmane de Mathura roua de coups le changeur. Plusieurs personnes l'implorèrent, mais il ne s'excusa pas¹⁹ ».

La suite du texte montre le frère du changeur échangeant la vraie monnaie des brahmanes contre de la fausse en les dénonçant à la police. Une enquête est menée, ce qui laissera le temps à nos deux changeurs de prendre la fuite.

Tavernier évoque lui aussi des changeurs avec qui il eut souvent maille à partir. Il nous dit notamment que « dans les Indes il faut qu'un village soit bien petit qu'il n'y ait un Changeur que l'on appelle Cheraf, & qui sert de Banquier pour faire les remises de l'argent & les lettres de change. Comme le plus souvent ces Changeurs s'entendent avec les Gouverneurs de Province, ils haussent à leur gré la roupie pour des pechas, & des pechas pour de ces coquilles [les *kaurī*]. (...) Pour ce qui est de l'argent faux, continue Tavernier, il s'en trouve fort peu. S'il y a davanture une roupie fausse dans un sac qu'un particulier aura donné, il vaut mieux la couper & la perdre que d'en parler, parce que si on la sçavoit il y auroit quelque risque à courir, l'Ordonnance du Roy voulant qu'on rende le sac à celui qui l'a donné, & cela s'en va de l'un à l'autre jusqu'à ce que l'on puisse découvrir le faux-monnoyeur, & quand on s'en est saisi pour tout châtiment on lui coupe seulement le poing. S'il arrive qu'on ne puisse trouver le faux-monnoyeur, & que l'on juge bien que celui qui a donné l'argent n'est pas coupable, il en est quitte pour quelque amende. C'est ce qui cause de grands profits aux Changeurs : car lorsqu'on reçoit ou que l'on fait quelque payement, on leur fait voir l'argent & ils ont pour leur droit 1/4 de roupie pour cent²⁰. »

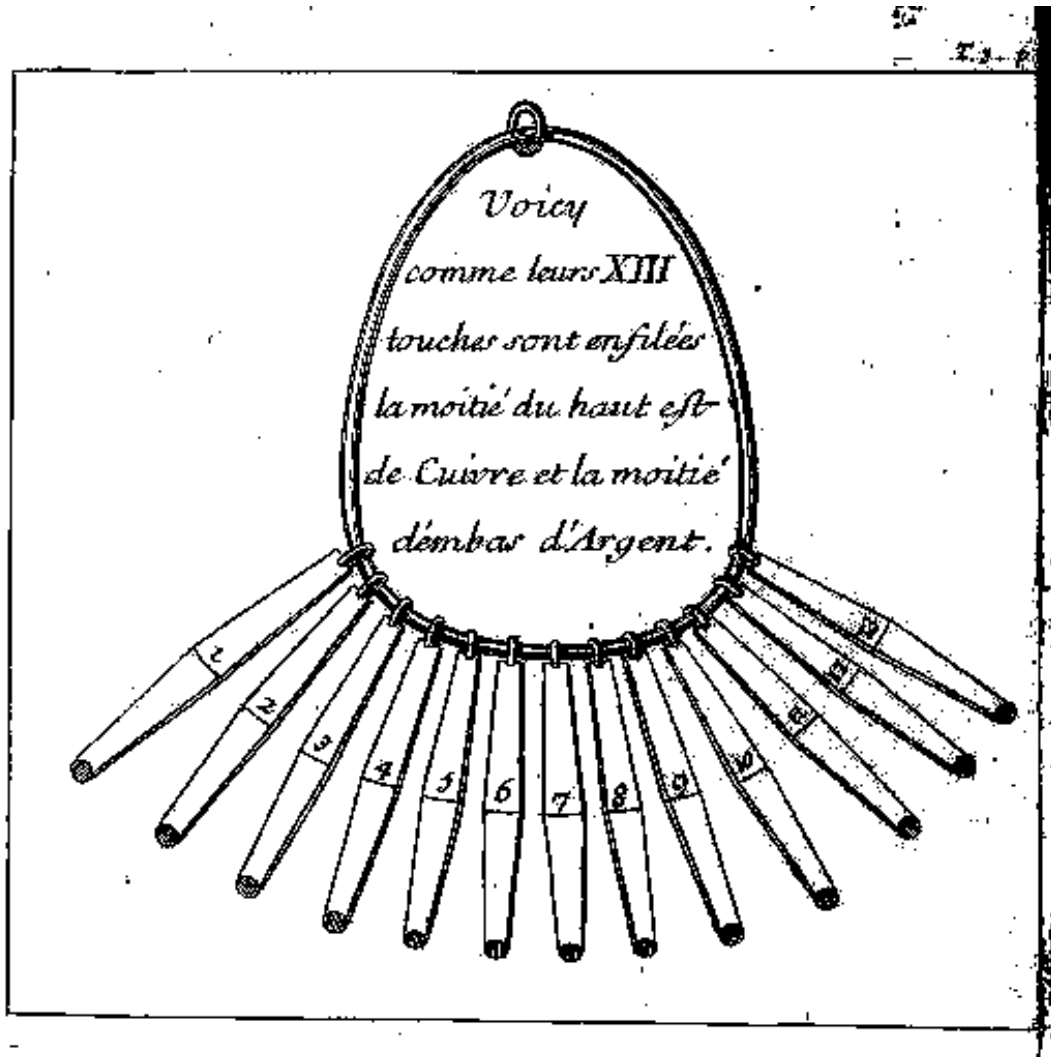
Un autre passage du livre montre comment les changeurs passaient les pièces à l'épreuve du feu pour éliminer les éventuelles boulettes de cire placées discrètement sur les pièces pour les alourdir et pour vérifier si le métal était bien le bon. Pour cette

¹⁸ Femme d'un *ābhīra* dont la fréquentation par des brahmanes est autorisée par les textes normatifs (Mukund Lath renvoie à la *Smṛti Candrikā* (II) et à la *Nārada Smṛti* (XIII, 2), cf. *Half a Tale* p. 190).

¹⁹ *utare āi sarāi māi, kari ahāra viśrāma. Mathurā-bāsī bipra dvai, gae ahīrī-dhāma. // duhu māi bāmbhana eka uṭhi, gayau hāṭa māi jāi. eka rupaiyā kāṛhi tini, paisā lie bhanāi. // āyau bhojana sāja le, gayau ahīrī-geha. // phiri sarāpha āyau tahā, kahai « rupaiyā eha, // gairasāla hai. badali dai ! » kahai bipra « mama nāhi ». terā terā yaū kahata, bhāi kalaha duhu māhi. // Mathurā-bāsī bipra nāi, māryau bahuta sarāpha. bahuta loga binatī karī, taū karai nahī māpha* (AK 503-507).

²⁰ Tavernier, *op. cit.*, Seconde partie, Livre I, p. 17-18.

dernière opération, les changeurs utilisaient aussi des touches de métal pour déterminer si le métal des roupies était du métal véritable.



Touches métalliques : à gauche en cuivre, à droite en argent. Six voyages. © BnF

Tavernier donne aussi le détail du système de lettre de change dans sa fonction de transport de fonds et de restitution d'argent. Il nous dit par exemple que les taux d'intérêts pris sur les lettres de change varient en fonction de la distance parcourue par le voyageur. Pour Surat, Tavernier donne un taux de 1,5% depuis Ahmedabad, 4,5% depuis Agra, 6% depuis Bénarès et jusqu'à 10% depuis Dacca. Les lettres de change comportaient en effet un taux d'assurance qui augmentait en fonction de la distance parcourue.

Les voyages

Les deux textes donnent enfin des éléments importants en ce qui concerne la façon de voyager des marchands : à pied, à cheval, en charrette ou en palanquin, mais toujours entourés de serviteurs et de fantassins. La structure du voyage est souvent la même : on part tôt le matin pour profiter de la fraîcheur, on marche une partie de la journée et le soir on se retrouve dans un caravansérail à l'entrée des villes. Ces

caravansérails sont aménagés avec des bâtiments rudimentaires pour dormir et se restaurer, et un parc de stationnement pour les charrettes. Le texte de Banārasīdās donne huit occurrences pour le mot *sarāi*²¹ et offre ainsi des descriptions qui permettent d’imaginer facilement l’ambiance qui pouvait y régner. Par exemple, lorsqu’il se rend de Khairabad à Agra pour un voyage d’affaire, il prend avec lui un cheval et neuf serviteurs. Le Mahesurī que nous évoquions plus haut avait quant à lui six serviteurs et deux brahmanes, ce qui faisait un groupe de dix-neuf personnes qui formait « une même famille » profitant des moments de repos pour « jouer à la balle, rigoler, badiner²² ». Un autre passage du texte montre Banārasīdās dans les différentes étapes du voyage : charger la marchandise sur une charrette, protéger avec application des pierres précieuses dans un pan de son vêtement et se mettre en route. « Il rencontra beaucoup d’autres charrettes sur les quinze premiers kilomètres. Après avoir parcouru la route étape par étape, il arriva à Etawah. Un enclos pour les charrettes avait été aménagé près de la ville d’Etawah. Les gens établirent leurs quartiers sur un terrain inhabité²³. »

Tavernier décrit avec beaucoup de détails les techniques de fabrication des modes de transports, leurs utilisations et le prix de leur location. Il décrit par exemple l’embouteillage provoqué par le croisement de deux caravanes de charrettes sur un chemin étroit entre deux champs « bien cultivés ». Il faut parfois attendre deux ou trois jours pour que toute la caravane d’en face soit passée. « *Les Caravanes de charrettes ne sont d’ordinaire que de cent ou de deux cents tout au plus. Chaque charrette est attelée de dix à douze boeufs, & accompagnée de quatre soldats que celui à qui appartient la marchandise est obligé de payer. Il en marche deux de chaque côté de la charrette, pardessus laquelle il y a deux cordes en travers dont les quatre bouts sont tenus par les soldats, afin que si la charrette vient à pancher dans un mauvais pas, les deux soldats qui sont de l’autre côté tiennent ferme les cordes & empeschent qu’elle ne verse*²⁴. »

Banārasīdās donne huit occurrences pour le mot *gārī* « charrette²⁵ » et quatre occurrences pour le mot *ratha* « carriole²⁶ ». Par contre, aucune mention n’est faite de « carrosses » tels que les décrit Tavernier, les *ratha* ressemblant plutôt à de petites carrioles. Son niveau de vie, celui d’un marchand de classe moyenne, ne lui permettait pas de voyager dans les fastes de Tavernier : « *On a aussi pour le voyage de petits carrosses fort légers qui peuvent tenir deux personnes ; mais d’ordinaire on s’y met seul pour estre plus à son aise, & on y peut faire aussi entrer ses hardes (...). Ces carrosses qui ont comme les nôtres leurs rideaux & leurs coussins ne sont pas suspendus ; mais à mon dernier voyage j’en fis faire un à nôtre mode, & les deux boeufs dont il estoit attelé me coûtèrent bien près de six cens roupies. Il ne faut pas que le lecteur s’étonne de ce prix-là ; car il y a de ces boeufs qui sont forts, & qui font des voyages de soixante journées à douze ou quinze lieuës par jour & toujours au trot. (...) Le loüage d’un carosse reveint plus ou moins à une roupie par jour. De Surate à Agra il y a trente-cinq ou quarante*

²¹ Cf. AK 31, 117, 292, 411, 429, 503, 516, 532.

²² *kiyau kaula utarahī ika-ṭhaura. koū kahū na utarai aura. cale prabhāta sātha kari gola. khelahī haṃsahī karahī kallola* (AK 501).

²³ *gārī bhāra ladāikāi, ratana jatana saū pāsa. rākhe nija kacchā-viṣaī, cale Banārasidāsa. // milī sātha gārī bahuta, pāñca kosa nita jāhi. krama krama pantha ulaṅghakari, gae Itāe māhi. // nagara Itāe ke nikaṭa, kari gārīnha kau ghera. utare loga ujāra māi, hūi sandhyā-bera* (AK 288-290).

²⁴ Tavernier, *op. cit.*, Seconde partie, chapitre III, p. 26.

²⁵ AK 253a, 253b, 288, 289, 308, 396, 408

²⁶ AK 62, 410, 411, 580.

jours de chemin, & l'on paye pour tout le voyage depuis quarante jusqu'à quarante-cinq roupies. De Surate à Golconda c'est presque la même distance & le même prix, & il en va de même à proportion dans toutes les Indes²⁷. »

Banārasīdās évoque par contre à cinq reprises²⁸ l'usage d'un palanquin (*dolī*) que l'on pouvait facilement louer en ville, alors que Tavernier donne du palanquin un usage aristocratique : « *Ceux qui ont le plus de moyen de prendre leurs aises se servent d'un Pallanquin dans lequel on voyage fort commodément. C'est une manière de couchette de six ou sept pieds de long & de trois de large avec un petit balustre tout autour. Une sorte de canne nommée Bambouc que l'on plie de bonne-heure pour luy faire prendre au milieu la forme d'un arc, soutient la couverture du Pallanquin qui est de satin ou de brocart, & quand le soleil donne d'un costé un valet qui marche près du Pallanquin a soin d'abaisser la couverture. Il y en a un autre qui porte un bout de bâton comme une rondache d'ozier couverte de quelque belle étoffe, pour parer prouement celui qui est dans le Pallanquin contre l'ardeur du soleil, quand il se tourne & qu'il luy donne sur le visage. Les deux bouts du Bambouc sont attachez de costé & d'autre au corps du Pallanquin ou en croix de S. André, & chacun de ces deux bâtons est long de cinq ou six pieds²⁹. »*

La navigation fluviale est brièvement évoquée par Banārasīdās qui, au cours d'un voyage particulièrement périlleux, traverse une rivière « en grim pant sur un radeau de bambou » (*ghaṛanāī*) dont Nāthūrām Premī donne dans son lexique une définition précise, par ailleurs absente des dictionnaires consultés : « bateau construit en assemblant des pots à une structure de bambou³⁰ ». Une seule occurrence est donnée du mot « navire » (*nāva*), servant de surcroît de comparaison lorsqu'une congrégation revenant de pèlerinage se sépare « chacun de son côté, comme s'ils se séparaient après la traversée d'une rivière à bord d'un bac, comme s'ils n'avaient rencontré personne³¹ ». Pourtant, les voies fluviales étaient peu coûteuses et donc beaucoup utilisées, notamment sur le Gange entre Patna et Allahabad³².

On le voit, les récits de ces deux auteurs donnent beaucoup d'éléments pour appréhender au mieux le quotidien des marchands au XVII^e siècle. Si Tavernier n'a pas la plume des grands auteurs de son temps, son récit semble assez fidèle à ce qu'il a pu vivre au cours de ses voyages et les descriptions dépourvues d'exotisme qu'il fait des situations auxquelles il est confronté offrent un véritable intérêt historique. De même, Banārasīdās n'hésite pas à faire part aux lecteurs, dans un récit personnel, de ses débâcles commerciales et de ses stratagèmes pour gagner de l'argent, une démarche qui reste assez rare dans le monde indien. Le style toujours vivant des deux marchands apporte donc une part de réel de première main à qui s'intéresse aux rouages du commerce dans l'Inde moghole.

²⁷ Seconde partie, chapitre III, p. 27-28.

²⁸ AK 140, 183, 193, 198, 432.

²⁹ Seconde partie, chapitre III, p. 28.

³⁰ « *bāmsa ke dhāñce mē ghaṛe bāndhakar banāī huī nāva* ». N. PREMĪ, *Ardhakathānaka*, lexique p. 143.

³¹ *sañgha phūṭi cahū disi gayau, āpa āpa kau hoi. nadī nāva sañjoga jyaū, bichuri milai nahī koi* (AK 243).

³² Cf. Tapan RAYCHAUDHURI, *op. cit.*, p. 337.

Références bibliographiques

- Banārasīdās. *Ardhakathānaka*, ed. by Nāthūrām Premī, Bombay : Hindī Grantha Ratnākara, [deuxième édition] 1957.
- Banārasīdās. *Ardhakathānaka. Half a Tale: A study in the interrelationship between autobiography and history*. Translated, introduced and annotated by Mukund Lath. Jaipur : Rajasthan Prakrit Bharati Sansthan, 1981.
- Banārasīdās. *Ardhakathanak :A half story*. Translated by Rohini Chowdhury. Delhi : Penguin Books India, 2009.
- Banārasīdās. *Histoire à demi*. Introduction et traduction par Jérôme Petit (à paraître).
- Bloch, Jules. *Un manuel du scribe cachemirien au XVII^e siècle*. Paris, Geuthner, 1914.
- The Cambridge economic history of India. Volume I, 1200-1750*. Edited by Irfan Habib and Tapan Raychaudhuri. Cambridge : Cambridge University Press, 1987.
- Cort, John E. “A Tale of Two Cities: On the Origins of Digambar Sectarism in North India” in *Multiple Histories : culture and society in the study of Rajasthan*, Lawrence A. Babb, Varsha Joshi, Michael W. Meister (ed.). Jaipur, Rawat Publications, 2002, p. 39-83.
- Deloche, J. *Recherches sur les routes de l’Inde au temps des Mogols* (Etudes critiques des sources). Paris : EFEO, 1968.
- Habib, Irfan. *An Atlas of the Mughal Empire : Political and Economic Maps*. Delhi : Oxford University Press, 1982.
- Habib, Irfan. “The System of Bills of Exchange (*Hundis*) in the Mughal Empire”. Dans Satish Chandra (ed.), *Essays in medieval Indian economic history*, New Delhi : Munshiram Manoharlal, 1987, p. 207-221.
- Habib, Irfan. “Monetary System and Prices”. *The Cambridge Economic History of India*, p. 360-381.
- Joret, Charles. *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d’Aubonne, chambellan du Grand Electeur, d’après des documents nouveaux et inédits*. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886.
- Markovits, Claude (dir.). *Histoire de l’Inde moderne : 1480-1950*. Paris : Fayard, 1994.
- Raychaudhuri, Tapan. “Inland Trade”. *The Cambridge Economic History of India*, p. 325-359.
- Sharma, Ramesh Chandra. “Aspects of Business in Northern India in the Seventeenth Century”. Dans Satish Chandra (ed.), *Essays in Medieval Indian Economic History*, New Delhi : Munshiram Manoharlal, 1987, p. 222-228.
- Sharma, Ramesh Chandra. “The Ardha-kathānak: a neglected source of Mughal history”. *Indica*, vol. 7 (1970), p. 105-120.
- Snell, Rupert. “Confessions of a 17th-century Jain merchant: the *Ardhakathānak* of Banārasīdās”. *South Asia Research*, vol. 25 n°1 (2005), p. 79-104.
- Subrahmanyam, Sanjay (ed.). *Money and the market in India, 1100-1700*. Delhi ; Bombay Calcutta : Oxford University Press, 1994.

Tavernier, Jean-Baptiste. *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, Ecuyer Baron d'Aubonne*. Paris : Gervais Clouzier et Claude Barbin, 1676.

Turner, R. L. *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*. London, 1966.

Vanina, Eugenia. "The *Ardhakathānaka* by Banarasi Das : a socio-cultural study", *Journal of the Royal Asiatic Society*, series 3, 5, 2 (1995), p. 211-224.

Vidal, Denis. « Markets », dans *The Oxford India Companion to Sociology and Social Anthropology*, Veena Das (dir.). New Delhi, Oxford University Press, 2003, p. 1342-1360.

SUMMARY

This paper would like to present two personal tales putting a light on the economic history of the seventeenth-century India. The first one is the *Ardhakathānaka* by Banārasīdās, a Jain merchant from Jaunpur, and the second one is *Les six voyages* by Jean-Baptiste Tavernier, a French traveler and trader. Both texts evoke in a living style the apprenticeship of Indian traders, the way to create societies and to make business, how to get money in order to start a new business, the role of the bankers, the use of bills of exchange (*huṇḍī*), and how the merchants travel during their business trip.